

Le spectre de l'essai

Écrire, aimer, penser. Entretiens sur l'essai et la création littéraire de Gérald Gaudet

Yan Hamel

Number 272, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93932ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hamel, Y. (2020). Review of [Le spectre de l'essai / *Écrire, aimer, penser. Entretiens sur l'essai et la création littéraire* de Gérald Gaudet]. *Spirale*, (272), 100–101.

LE SPECTRE DE L'ESSAI

ÉCRIRE, AIMER,
PENSER.
ENTRETIENS
SUR L'ESSAI ET
LA CRÉATION
LITTÉRAIRE

GÉRALD GAUDET

Nota bene, 2019, 270 p.



Un spectre hante l'essai québécois : c'est le spectre de Vadeboncœur. L'être de ce que nous sommes « est » d'abord héritage : qu'ils le veuillent, le sachent ou non, nos essayistes, sur tout le territoire de notre belle province, sont aujourd'hui des héritiers de Vadeboncœur. Cet engagement méditatif de soi dans une écriture à la recherche intranquille de l'authenticité qu'illustrent *Les deux royaumes* et les autres *opus* est à la fois singulier, total et ineffaçable – ineffaçable autrement que par ignorance ou par déni. Ce sera donc toujours chez nous une faute de ne pas lire et relire et discuter Vadeboncœur.

Serait-il possible que mon premier paragraphe se fût complu en une généralisation abusive ? On pourrait se convaincre du contraire en lisant la série d'entretiens qui composent *Écrire, aimer, penser* : les auteurs qui ont discuté avec Gérald Gaudet se montrent hantés par la figure de celui dont le nom incarne la grande tradition de l'essai québécois. C'est d'ailleurs lui, Vadeboncœur, qui surgit d'outre-tombe pour donner le ton : placé en position initiale du recueil, un échange datant de 1987 donne au mort le pouvoir d'insuffler à sa suite l'impulsion qui, de son vivant, informait l'œuvre en devenir. Conjurant le « *diabolisme* » du « *formalisme* » et du « *matérialisme envahissant* », le revenant ramène, comme une injonction sépulcrale issue du dernier millénaire, le « *moyen peut-être inefficace d'aller vraiment vers l'univers proprement religieux* », dont tant d'essayistes contemporains semblent ne jamais devoir se désengager. Toute écriture, pour Vadeboncœur comme pour sa descendance, « *doit être humble, "pauvre", d'une certaine manière elle n'a pas à montrer ses effets. Le sens doit primer sur la matière, la substance doit l'emporter sur la forme* ». Radicalité intempestive du Commandeur ; désajustement sans merci du vierge, du vivace et du bel aujourd'hui.

TIME IS OUT OF JOINT – O CURSED SPITE,
THAT EVER I WAS BORN TO SET IT RIGHT!

Me reviennent les mots d'un autre revenant, Jacques Derrida, professant qu'un fantôme ne meurt jamais, qu'il reste toujours à venir et à revenir : le spectre, comme son nom l'indique, c'est la « fréquence » d'une certaine visibilité. Ceux qui reçoivent ses visites se sentent observés, surveillés par lui. Ainsi en va-t-il d'Yvon Rivard se convainquant que Vadeboncoeur ne lui en veut pas d'avoir écrit, dans *Le Devoir*, un hommage mortuaire où la littérature apparaît comme le moyen de « travailler à la création d'un monde qui ne soit plus divisé en deux royaumes ». L'auteur d'*Une idée simple* se montre, pour le reste, un fidèle gardien de l'héritage qu'il fait fructifier en dénonçant notamment « le péché absolu qu'est la recherche du beau sans la recherche du bien et du vrai, l'esthétique qui ne s'enracine pas dans l'éthique ». Représentant de la génération de ceux qui, selon Rivard, « redécouvrent Vadeboncoeur », Étienne Beaulieu croit que l'essai est le moyen de saisir « l'essentiel de la littérature », « une forme de méditation, une forme méditative : on essaie de se rendre adéquat à ce qui est là ». Robert Lalonde se sent tenu d'écrire parce « que le malentendu existe encore et toujours sur ce qu'est la vie, sur ce qu'est l'essentiel ». Suzanne Jacob se voit quant à elle embarquée dans une « traversée au moins spirituelle, pour ne pas dire mystique [...], d'une des dimensions du monde ».

Au risque de froisser les sentiments de plusieurs essayistes, à commencer par Gérard Gaudet et la plupart de ceux qu'il a rencontrés, je baptise du nom de vadeboncoeurisme cette aspiration prénante, perpétuellement revenante, à la fois spirituelle et scripturale, qui possède un large corps de notre littérature. Cette hantise, telle qu'elle se donne à lire chez les auteurs rencontrés par Gaudet, tient pour l'essentiel dans l'un des mots phares qui reviennent le plus souvent sous la plume d'Étienne Beaulieu, l'« adéquation » : volonté inquiète d'être en concordance avec soi-même (desir de se départir du superflu, de se défaire de l'impur, de résorber les clivages affligeant le sujet postmoderne); volonté inquiète d'être en concordance avec le monde sensible (aspiration à communier dans le bonheur avec la nature, avec les frères humains); volonté inquiète d'être en concordance avec le monde suprasensible (élan vers une plénitude morale dégagée des contingences matérielles, vers l'extase d'un abandon plein à l'intuitivité du mysticisme); et, *last but not least*, volonté inquiète de donner à l'écriture une forme susceptible de laisser le langage concorder avec la vérité du moi, et celle des deux royaumes.

THOU ART A SCHOLAR; SPEAK TO IT

C'est à François Dumont que revient l'honneur de poser un diagnostic final sur ce qu'il nomme tantôt « l'essai véritablement littéraire », tantôt « l'esprit de l'essai proprement littéraire », lequel est, bien sûr, l'esprit d'un essai méditatif à la Vadeboncoeur. Se disant glacé par l'ironie et le sarcasme tels qu'ils se déploient dans *Fuck le monde* de Simon-Pierre Beaudet, Dumont a le mérite de fonder explicitement les hiérarchies esthétiques qu'il veut imposer sur la contingence de sa sensibilité particulière, mais il n'en verse pas moins dans un essentialisme qui a pour effet malheureux de restreindre le champ des possibles essayistique. De son côté, Gaudet pouvait suivre sa pente en privilégiant, comme il l'indique dans son avant-propos, « ceux et celles qui [...] ont fait de la méditation [...] le moteur même d'une présence à soi, au monde et à la culture ». L'ordre dans lequel il a placé les entretiens et la façon dont il les a menés tendent toutefois à reléguer subtilement hors du littéraire « véritable » les formes de l'essai qui excèdent les ambitions cardinales du vadeboncoeurisme. Et voilà justement ce qui me glace : cette idée de voir un puritanisme de l'essai « proprement littéraire » refuser non seulement l'impolitesse crasse de Simon-Pierre Beaudet, mais la fulgurance théorique d'André Belleau, les débords passionnés de Catherine Mavrikakis, le donjuanisme critique de Jean Larose, l'ironie assassine de François Ricard, ou encore les hybridations gargantuesques de Victor-Lévy Beaulieu.

Pour faire bonne mesure, je signalerai deux heureux mécréants qui ouvrent les lecteurs d'*Écrire, aimer, penser* à un horizon élargi. L'entretien avec Nicolas Lévesque suit les circonvolutions d'un esprit original qu'on ne sait jamais où attendre et qui se donne les moyens de montrer à chaud comment l'essai peut demeurer « un refuge pour ceux qui veulent échapper à tous les systèmes ». Et puis, il y a Robert Hébert, philosophe et « patenteux » de la forme, qui a la force de remonter le *mainstream* du vadeboncoeurisme à contre-courant. En le lisant, je me sens à ce point « en adéquation » avec lui que je lui laisserai le mot de la fin : « L'essai permet de tirer les conséquences de chaque saturation scolaire. [...] L'écrivain essayant joue, teste des idées et se teste, tente une première fois, crée un espace de chances et de sursauts. Il est du côté de l'énergie, aux aguets, que ce soit devant l'histoire, la nature ou les zones obscures de son esprit... [...] D'une façon générale, [l'essai] superpose philosophie, littérature, disciplines du savoir dans l'hybridation personnelle des perceptions et des expériences. »